

EST-CE UN RÊVE ?

Le cercle d'or tranquille que dessine la lampe matinale sur la blancheur de mon papier étant venu à pâlir, il me sembla que, dans mon cerveau aussi, les images moins nettes tremblaient dans une vague clarté d'aube ; je me renversai doucement dans mon fauteuil et une cigarette s'alluma entre mes doigts que la plume avait subitement lassés ; à travers la flamme amortie par les brouillards bleus de l'abat-jour, je regardai machinalement la fumée que j'exhalais monter en spirales, s'élargir en nappes frangées d'azur, se perdre dans l'ombre massive des rideaux. J'avais passé la soirée précédente dans une famille amie chez un confrère dont Dieu a largement béni la postérité, et mes oreilles étaient pleines de voix d'enfants claires et bavardes comme un réveil d'oiseaux dans une haie. Les petits se contaient, avec des rires, ce qu'ils feraient le lendemain. Les parents s'amusaient aussi de ces projets qui, mieux que les nôtres, sont réalisés par la seule tendresse vraie dont les bras nous sont tendus au seuil menteur de la vie. Et, cette musique du souvenir berçant ma pensée déjà somnolente, je m'endormis à fort peu près, de ce sommeil à demi-éveillé où l'on ne perd pas le sentiment des choses, mais qui les transforme suivant de mystérieux caprices. Je franchis, d'un bond en arrière, un abîme d'années et je me retrouvai enfant moi-même, à cette date, palpant des mêmes espérances, dans la vieille maison de là bas, au bord de la petite rivière dont les eaux mêlent maintenant les cimes reflétées des peupliers grandis. Tout à coup j'entendis une voix qui venait du côté des arbres me dire : Je suis le souvenir de celle qui fut ta fiancée. Y as-tu seulement pensé, dans ta vie déjà longue d'amours cruelles, déchiré que tu es par le fouet des tendresses sans merci où ton cœur s'est épuisé, sur les chemins saignants où l'inexorable destinée t'a conduit, en jetant les calices vides et en foulant les roses fanées, y as-tu seulement pensé une fois que tu avais peut-être au loin, une fiancée qui t'avait longtemps attendu, dans sa robe blanche ? L'image pure des saintes épousailles n'a-t-elle jamais passé devant toi, cerveau peuplé de fantômes rouges et hurlants ? Vêtue de toutes les candeurs, sous son voile tissé de neige, ne l'as-tu pas reconnue ? Durant de longues années, c'est pour toi seul qu'elle a tordu, chaque matin, et noué au-dessus de ta tête sa chevelure lourde et parfumée, qu'elle a formé autour de son bras superbe d'or d'un unique bracelet où vos noms devaient s'enlacer. Te souviens-t-il du bouquet que tu devais lui apporter le jour de votre mariage ? Je me retournai pour cueillir une fleur et en pensant à celle qui l'attendait sans doute, comme elle m'avait moi-même attendu. Pas une fleur dans le jardin ! L'hiver les avait toutes flétries ! Plongeant alors ma main dans ma poitrine, j'en voulus arracher mon cœur et donner, au moins, à son dernier battement, ce poétique et délicieux cercueil de soie, l'embaumer dans cette tombe exquise. Il ne me resta aux doigts qu'un peu de cendres, de cendres chaudes, si chaudes que je poussai un cri de douleur.

Ce cri me réveilla. En même temps, je jetai ma cigarette.

Car c'était ma cigarette qui, arrivée au bout, en se consumant lentement, me brûlait au ras des ongles.

Et je n'entendais plus de voix, mais je continuai de penser à celle que j'aimais.

FÉLIX.

ÇA ET LÀ.

Nous avons été témoin, ces jours-ci, d'un phénomène d'un nouveau genre, comme sous le nom de *Thoma*. C'est un buste de femme qui parle, comme toute autre femme. Ce buste est sur une blanchette suspendue par quatre chaînes. On voit parfaitement en dessous de la blanchette et il n'y a absolument rien.

On jurerait que ce n'est qu'un buste animé. C'est un phénomène des plus étranges. Cette femme est très belle, rit et cause avec nous d'une manière très spirituelle. Cela vaut la peine d'être vu.

A propos de l'engagement des femmes pour les glissades, X demandait à son ami V pourquoi la femme aime tant à glisser ? C'est qu'elle descend d'une côte, répondit ce dernier.

Le télégraphe annonce la mort de lady Georgiana Fullerton, sœur de lord Granville.

Lady Fullerton a écrit plusieurs romans intéressants, entre autre *L'oiseau du bon Dieu*, fort goûté des lectrices canadiennes.

Lady Fullerton était catholique.

Le fils de M. R. P. Mitchell, de Hogoback, a institué une action en dommages pour \$5,000 contre Mlle Jones, fille d'un employé public d'Ottawa, pour violation de promesse de mariage.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 18.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXV

—Non ? Il n'annonce pas encore cela, le *Journal officiel* ? Alors, pourquoi lire les journaux ?... Salut, docteur ! Bonjour messieurs !

Le prince avait frissonné devant la logique amère du fou parlant avec la netteté implacable des aliénés.

Vogotzine souriait.

—Mais ils ne sont pas bêtes, les fous ! disait-il. Pas bêtes du tout !

Le docteur Sims, au bout du jardin, ouvrit une grille qui, sans doute, séparait les pensionnaires hommes des démentes. Andras aperçut en effet dans des allées entourées d'arbustes, des femmes qui, les unes solitaires, les autres accompagnées de gardiennes, semblaient errer, là-bas. Au bout des allées, comme de plain pied avec le jardin, la voie du chemin de fer passait, séparée par un fossé immense et un petit mur. Au-dessus les trains se montraient, jetant à l'air leurs rouleaux de fumée.

Zilah éprouvait une sensation d'étouffement en pénétrant dans ce dernier enclos où, parmi ces espèces de féminins vus de loin, était, sans nul doute, celle qu'il avait aimée...

Il se tourna vers M. Sims, les yeux inquiets.

—Alors, dit-il, elle est là ?

—Elle est là ! fit le docteur.

Le prince hésitait à avancer.

Il ne l'avait pas revue depuis le jour où il s'était senti tenté de la tuer, là à ses pieds, écrasée dans sa robe blanche. De cette belle Marsa qu'avait faite la folie ? Il se demandait s'il n'allait pas rebrousser chemin, repartir brusquement, sans la voir.

—Par ici dit Fargeas. Nous pourrions l'aperce-

voir, sans être vus, à travers les touffes, n'est-ce pas, mon cher Sims ?

—Oui, cher maître !

Zilah se laissait guider. Il suivait les médecins sans dire un mot et il entendait la respiration, hebetante comme un soufflet de forge, Vogotzine derrière lui.

Tout à coup le prince ressentit dans la poitrine comme l'impression d'une main lourde pesant sur son cœur.

—La voici ! avait dit Fargeas.

Son geste désignait, à travers les branchettes de lilas mêlés aux genêts, deux femmes qui venaient droit vers eux, très lentement, l'une blonde, en costume d'infirmière, l'autre en vêtements noirs, comme en deuil de sa propre vie, pâle, roide et qui était Marsa.

Marsa ! Elle venait vers lui, Zilah ; il allait presque la frôler du geste, s'il voulait, à travers les feuilles ! Vogotzine lui-même retenait sa respiration. Le cri du sable sous les pas lents des deux femmes s'entendait seul.

Les yeux de Zilah interrogeaient avidement, comme pour y lire un secret, y déchiffrer un nom—celui de Menko ou le sien—le visage de Marsa. C'était un visage de marbre, les traits figés d'un cadavre. Ces beaux traits purs avaient une rigidité de pierre. Les yeux noirs regardaient devant eux, comme des puits de lumière où rien, rien ne se reflétait. Zilah eut encore un frisson. Elle lui fit peur.

Peur et pitié. Il avait envie de briser les arbustes pour arrêter, de ses bras tendus, cette vision pâle. C'était comme le cadavre ambulante de son amour qui passait.

Elle était loin qu'il demeurait encore là, cloué à la terre.

Il regarda tout à coup autour de lui. Le vieux Vogotzine semblait mal à l'aise. Seul, très calme, le docteur Fargeas après avoir regardé M. Sims, dit nettement au prince :

—Maintenant il faut vous montrer !

L'ordre du médecin, loin de déplaire à Zilah, lui fit plaisir. Il redoutait presque que Fargeas ne tentât point l'épreuve. Il voulait, voulait àrement parler à Marsa, savoir si son regard, à lui, si son souffle—comme un peu de vent sur les cendres—ne rallumerait pas une étincelle vivante dans ces yeux éteints.

A qui pensait-elle, si elle pensait ?

Quel souvenir roulait, roulait sans fin dans cette tête vide ?

Le sien ou celui de l'autre ?

Oh ! il saurait ! Il voulait savoir !

—Par ici, dit le docteur Sims. Nous allons, au bout de l'allée, nous trouver face à face avec elle !

—Allons ! ajouta Fargeas.

Zilah le suivit. En quelques pas, ils atteignaient la fin de l'allée, près du petit mur tapissé d'arbres en éventail et logeant la voie. Le prince voyait venir à lui de son pas lent, de son pas lourd, Marsa—non, une autre Marsa, le spectre ou la statue de Marsa. Une Marsa morte et qui eût marché.

—Attendons, dit Fargeas.

Il fit signe à Vogotzine de s'éloigner et le soldat et les deux docteurs se défilèrent derrière les arbres, comme à la manœuvre.

Zilah restait seul debout au milieu de l'allée, très ému, presque tremblant.

La gardienne qui guidait Marsa dans ses promenades avait sans doute reçu un ordre du docteur Sims. Elle cessa, en apercevant le prince, de marcher à côté de la jeune femme et laissa seule ainsi la Tzigane, la suivant de trois ou quatre pas en arrière.

Perdue dans sa stupeur, Marsa avançait, la tête haute et nue, ses cheveux noirs éparpillés sur son front par le vent, et, toujours belle, amaigrie pourtant, elle allait devant elle, sans voir, la bouche